

Soirmagazine

Animé par Naïma Yachir
Numéro 14**L'ENTRETIEN
DE LA SEMAINE***«Aucune méthode de traitement ne remplace ce temps essentiel de la prise en charge qu'est le soutien prolongé du patient»**M^{me} Nouria Benyakhlef nous apporte ici son éclairage sur la personnalité d'un joueur pathologique. Elle nous livre également quelques recommandations pouvant aider le flambeur à s'en sortir.*

Lire en page 10

C'EST MA VIE*Chaouki Houacine, une volonté de fer
Chaouki Houacine, 19 ans, étudiant en licence de tamazight à l'université Mouloud-Mammeri de Tizi-Ouzou, est atteint de myopathie de Duchenne, un déficit musculaire progressif qui s'est manifesté à l'âge de 3 ans.*

Lire en page 11

**VOYAGE
CULINAIRE***Pain perdu, un «gâteau» peu onéreux et délicieux
Qu'il soit servi au petit-déjeuner ou au goûter, le pain perdu est reconverti en un véritable gâteau moelleux et fondant.*

Lire en page 12

Du quotidien des flambeurs «flambés»

Hypotéquer ses biens, se ruiner, perdre les êtres les plus chers, ne semblent décourager en aucun cas les accrocs aux jeux de hasard. Un vice, une pathologie, diront les spécialistes, difficile à guérir. Des flambeurs nous racontent ici leur quotidien.

Par M. Z.

Mohammed Akli, 50 ans, flambeur : «C'est le goût du risque qui m'intéresse»

Mohammed Akli, ou comme se plaisent à l'appeler les gens du quartier «Moh la faillite», est un personnage atypique. Dans ce quartier populaire de l'Algérois, chacun retient au moins une anecdote au sujet de ce gaillard tatoué sur les bras et les mains. Mais là où il fait l'unanimité autour de lui, c'est lorsqu'on aborde sa propension à parier. «En fait, nous dit-il, je ne paris pas pour gagner, mais plus pour assouvir un besoin de prendre des risques.»

Le crâne dégarni sous un béret noir, habillé d'un bleu de Shanghai, Moh la faillite remonte jusqu'à son adolescence pour retrouver des traces de ce goût du risque. «Je me rappelle qu'au CEM du quartier, construit en bois préfabriqué, j'avais mis le feu à ma classe parce que l'enseignante m'avait refusé l'accès. J'étais renvoyé dans les 48 heures. Du jour au lendemain, j'étais devenu pour mes camarades un héros qui a osé défier l'autorité de l'institutrice.» Outre le renvoi, l'incident lui vaudra une raclée de son père en plein milieu du stade du quartier et sous le regard de tous. Le second souvenir date de quelques années plus tard lorsque défi lui a été lancé par son amoureuse de tatouer son prénom. Non seulement il tatoua son prénom sur le bras gauche avec un cœur rouge, mais aussi greffa les lettres de sa ville d'origine Oran sur chacune de ses phalanges. Mécanicien de profession, Mohammed Akli, quoique gagnant bien sa vie, n'a jamais mis de côté un sou. Et pour cause, il mêle l'argent à tous ses loisirs, même en jouant aux dominos ou aux cartes, il ne peut s'empêcher de rameuter ses copains pour les convaincre de jouer pour de l'argent. «Pour moi, il faut qu'il y ait un vrai enjeu», soutient-il, sinon à quoi bon perdre du temps. Il ne veut pas perdre de temps, mais de l'argent oui. «De nos jours, on ne parie plus comme avant. Je me souviens encore des



Photos : DR

années 1980 lorsque les complexes de la côte ouest d'Alger étaient encore fréquentés. Il y avait des touristes du monde entier, des Italiens, des Allemands, des Français... Ceux-là savaient bien s'amuser. Les restaurants, les discothèques et les salles de jeux étaient pleins à craquer et l'on pouvait jouer des sommes faramineuses. Certains touristes jouaient l'équivalent d'un salaire annuel d'un Algérien dans une entreprise publique», raconte Mohammed en soupirant. «A cet époque, on jouait pour du Pascal (l'ancien franc français).» Depuis la disparition des touristes et des complexes avec, des endroits insalubres ont remplacé ces lieux de loisirs.

Nacer, 45 ans, professeur de français : «Pour moi, les chevaux c'est d'abord une passion»

A l'hippodrome de Zemmouri, localité agricole et côtière à l'est de

depuis qu'il avait quinze ans. «J'accompagnais mon défunt père, qui, lui, pariait énormément. J'ai chopé le virus, et aujourd'hui, je mets pratiquement le quart de mes revenus mensuels. Avant de me marier, il m'arrivait d'y mettre tout mon salaire. Depuis, les

Ma femme m'a quitté, elle ne voulait plus d'un mari soulard et ruiné par le jeu.

responsabilités se sont multipliées et les soucis avec. Heureusement qu'il y a les cours de soutien pour dégager de l'argent et pouvoir s'adonner à ses petits loisirs», souligne Nacer pour qui tirer le tiercé gagnant est moins important que l'admiration qu'il voue aux chevaux. «J'adore cet animal. Malheureusement, je ne peux pratiquer l'équitation encore moins m'offrir un cheval, alors je me mise de l'argent rien que pour satisfaire mon ego, soit de



Boumerdès, Nacer est connu depuis ses années de fac. Licencié en français et exerçant dans un lycée avoisinant, Nacer est un habitué des écuries

savoir si effectivement je suis connaisseur ou pas des chevaux.» Nacer ne s'adonne à aucune autre forme de paris que les chevaux. Il dit y trouver du plaisir. Depuis quelque temps, le prof de français traîne son fils de sept ans. «Pour l'instant, je l'ai mis à la natation. Si l'envie le prend, je ne trouverai pas d'inconvénients à ce qu'il fasse de l'équitation.» Pour les paris, Nacer est catégorique : «Je ferai de mon mieux pour les lui

déconseiller et surtout l'en dissuader.»

H'cicen, 55, retraité, divorcé : «Le pari a gâché ma vie»

«Les regrets ne servent plus à rien, il est déjà trop tard de faire machine arrière», amère réalité que celle qui sort de la bouche de H'cicen. Lui, c'est un parieur invétéré qui a misé de l'argent sur tout ce qui pouvait rapporter plus. Les jeux de hasard, de cartes, le poker, la guinche, les dominos, le pari sportif, le tiercé... aucune forme de pari n'a de secret pour lui. Le seul, peut-être, est de n'avoir jamais pu pénétrer le secret de faire fortune grâce aux jeux. Son témoignage est poignant : «Lorsque vous vous mettez à jouer, vous entrez dans un cercle infernal où chaque mise en appelle une autre, puis c'est l'accoutumance. L'étape suivante vous empruntez pour continuer à jouer. Ensuite, vous vous endettez pour rembourser vos emprunts et ainsi de suite. Vous n'arriverez plus à vous en sortir. Vous vous mettez aussi à boire beaucoup, vous délaissez votre famille, vos enfants ne vous voient plus, ils ont honte de leur père. J'ai sombré dans les paris et l'alcool au milieu des années 1990. L'entreprise publique dans laquelle j'étais tourneur nous a proposé des départs volontaires en retraite anticipée avec une indemnisation d'environ trente millions de centimes. J'avais un ami aisé avec qui on devait s'associer dans un commerce. Je n'ai rien vu.

J'ai suivi son rythme de vie et je payais même les beuveries. Une fois mon pécule consommé, je n'ai trouvé personne. Si j'avais épargné le dixième de ce que j'ai flambé, j'aurais été maintenant à l'abri. Ma femme a essayé de me conseiller, supporter mes folies, mais elle a fini par partir. Elle ne voulait pas d'un mari soulard et ruiné. Aujourd'hui, je vois mes enfants de temps à autre, mais je regrette mes quelques années d'errements. Mais bon, rien ne sert maintenant de pleurer sur son sort ; ce qui est fait est fait.»

Amira, 27 ans, commerciale : «Mes amies disent de moi que je suis trop dépensière»

Amira le reconnaît et l'assume. Commerciale depuis deux ans dans une société d'importation, elle gagne bien sa vie. «Mais, ce n'est jamais assez», dit-elle. En fait, Amira est une acheteuse compulsive qui ne peut s'empêcher de dépenser pour une paire de chaussures, un bijou, un parfum, une tenue... même si dans son armoire, elle a des articles jamais portés et qui restent neufs avec leurs étiquettes. «C'est plus fort que moi», se résigne-t-elle, mais ne se considère nullement comme «une flambeuse».

«Pour moi, flamber, c'est acheter des trucs inutiles ou faire des paris. Moi, je ne jette pas l'argent. Bien au contraire, je me fais plaisir.» ■

ATTITUDESPar Naïma Yachir
naiyach@yahoo.fr

Baba l'hadj

Il sortait de chez lui chaque matin et se dirigeait vers le marchand de beignets du coin chercher cette petite gourmandise que son épouse adorait. «Dis-lui de bien les emballer pour qu'ils conservent leur chaleur», lui répétait à chaque fois sa compagne. Ce n'était guère une corvée pour ce septuagénaire qui n'a pas eu la chance d'avoir des garçons, de la servir et d'être aux petits soins avec elle, et sa fille qu'il chérissait.

Le petit-déjeuner était pour ce vieux couple le meilleur moment de la journée. Ils avaient du plaisir à papoter ensemble des choses de la vie, se chamaillaient parfois sur le menu de la journée, mais finissaient toujours par se mettre d'accord.

Après le mariage de leur fille unique qui s'est installée à l'étranger et qui leur manquait beaucoup, ils coulaient comme même des jours heureux.

Ses nièces et neveux l'appelaient *baba l'hadj*, même s'il n'a jamais foulé le sol des Lieux Saints de La Mecque. Baba l'hadj était un homme moderne qui prônait l'égalité des sexes et témoignait beaucoup de respect pour la femme. Pour preuve, il partageait les tâches ménagères avec son épouse, et ne lui interdisait jamais de sortir.

D'un calme olympien, d'une générosité, d'un humanisme sans limite, cet originaire de la Mitidja était un libre penseur qui rejetait le fanatisme, l'étroitesse d'esprit et l'obscurantisme alors qu'il ne savait ni lire ni écrire. Il était docker. Il avait de l'avance sur son époque, et disait souvent qu'il n'avait pas eu la chance de fréquenter les bancs des écoles, mais que l'école de la rue lui a appris bien plus. Il détestait la violence sous toutes ses formes et répondait toujours présent pour essayer de régler à l'amiable un conflit

familial. Son sourire provoquait l'hilarité des petits neveux, car il n'avait aucune dent, et ça l'amusait plus qu'autre chose.

Il ne se privait pas de petites gâteries, et le fait d'être édenté ne l'empêchait pas d'acheter des cacahuètes et autres fruits secs. Il prenait le soin de les écraser dans un petit mortier pour les déguster. Son dentier, il l'a porté une seule fois. N'ayant pas épousé la morphologie de sa bouche, il a juré de ne plus le remettre.

Tous ceux qui l'ont connu lui reconnaissent son hygiène irréprochable, bien qu'ayant une salle de bains, il se faisait un point d'honneur d'aller au hammam une fois par semaine. Tous l'admiraient surtout pour l'entretien de sa canule de trachéotomie, une sorte de tube qu'il glissait dans sa gorge. Ayant contracté un cancer du larynx à l'âge de 30 ans, il s'en est sorti, mais devait la porter jusqu'à sa mort. Il avait alors plus de 70 ans. Il le faisait seul et dans la discrétion la plus totale : il s'enfermait dans une chambre et prenait pour cela tout son temps. Il se faisait aussi un point d'honneur à acheter des

vêtements neufs chaque Aïd après un mois de jeûne. Baba l'hadj menait une vie saine, il ne buvait pas, ne fumait pas et n'appréciait guère les discussions des vieux de son quartier. Il préférait rester à la maison en compagnie de sa petite radio Chaîne II, en kabyle, collée à son oreille, même s'il ne comprenait un traître mot, une énigme que personne n'a pu résoudre, même pas sa femme.

Cette dernière lui reprochait parfois son côté pantouflard. Il lui explique alors : «Les vieux sont devenus de mauvaises langues, ils se mêlent de ce qui ne les regarde pas. Je ne veux pas faire partie de ces faux dévots. Leur seule préoccupation c'est la femme.» Son rejet pour l'hypocrisie sociale a fait de lui un bon musulman croyant, mais guère pratiquant. Une conception de la vie qui lui a valu l'admiration de son entourage, et d'ailleurs personne n'était choqué de ne pas le voir se prosterner ni de le croiser dans une mosquée. Mais par ses actes, tout le monde disait : «Baba l'hadj, ce brave homme, vu sa bonté, les portes du Paradis lui seront grandes ouvertes.» ■